

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
IV : La neige en flammes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 51-54

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

IV

La neige en flammes

Jeudi, 2 octobre.

On ne peut pas continuer comme ça ! Mon aventure sur l'île déserte me procure d'incessants ennuis, pour la bonne raison que ma chère famille s'amuse à la commenter même devant des étrangers. J'en ai assez. Il faut que je me décide à accomplir quelque chose de vraiment grand, qui me réhabilite aux yeux des gens, quelque chose qui fasse comprendre que je ne suis pas tout à fait un imbécile. J'ai déjà mon petit projet : je deviendrai une étoile de cinéma, ou, pour mieux dire, un « soleil ». Comment diable n'y ai-je pas pensé avant ? que de temps perdu à faire des bêtises !

Vendredi, 3 octobre.

J'ai trouvé dans la garde-robe un vieux frac de papa, un haut-de-forme à ressorts et une paire de pantalons de toile rayés. La grande difficulté — tout le monde le sait — est de créer un « type ».

Après avoir fait des essais très réussis devant le miroir, je suis désormais certain qu'il n'y a pas un « type » comme le mien dans tout Hollywood.

Comique, je le suis évidemment, puisque tout le monde rit de moi, même quand je prends des airs sérieux ; photogénique aussi, puisque je réussis toujours en photo. Donc...

Samedi, 4 octobre.

Pour l'appareil de prise de vues, j'ai entrepris Philippe, le fils du photographe Pizzi ; son père est l'ami d'un monsieur qui a une machine de seconde main à vendre. Philippe m'assure qu'il la lui prêtera.

Dimanche, 5 octobre.

Bicchi et Righetti, dès qu'ils ont senti qu'il y avait du nouveau dans l'air, se sont précipités chez moi. Je les ai engagés comme comparses, à condition qu'ils travaillent gratis en attendant les premiers encaissements.

Après-midi, nous sommes allés tous les trois sur la place et nous avons grimpé sur un réverbère pour choisir une actrice parmi les filles qui écoutaient le concert de la fanfare. Après avoir un peu hésité entre ma cousine Dora et la petite Andrée Cerri, nous avons choisi cette

dernière, parce qu'elle a déjà joué la « Pantoufle perdue dans la neige » au spectacle de bienfaisance pour l'Asile des enfants.

Lundi, 6 octobre.

Aujourd'hui, tout de suite après l'école, j'ai couru chez les Cerri demander si Andrée consentait à poser avec moi. Mais, comme j'étais tout essoufflé, ils ont mal compris et se sont imaginés que je demandais d'« épouser » leur fille ! Ils m'ont fermé la porte au nez, en me traitant de petit effronté.

Me voici donc obligé de me contenter de ma cousine Dora. Celle-ci, quand je lui ai dit qu'on avait besoin d'une « étoile », ne se l'est pas fait dire deux fois !

Mardi, 7 octobre.

Tout est prêt ; il ne me manque plus que le sujet du drame. Mais c'est la moindre des choses, et on peut très bien arranger ça sur place. Le principal sera d'établir un « fond » suggestif, par exemple de la neige qui tombe à gros flocons, ou un autre truc du même genre.

Pour la neige, j'ai déjà trouvé le moyen : on prend un filet à larges mailles et on le remplit de bouts de papier et de coton « usage vétérinaire », qui coûte moins cher. Il suffit de secouer le filet pour qu'il neige.

Mercredi, 8 octobre.

Demain, c'est congé ; il faut absolument tourner notre film. J'ai dit à Philippe de se tenir prêt avec la machine, mais il m'a mis les points sur les i, et m'a rappelé qu'il serait peut-être bon d'acheter une bobine de film. « Combien ça coûte ? » lui ai-je demandé. « Cent liras les cinquante mètres ». Ça m'a fait l'effet d'un coup de foudre. Finalement, je me suis résigné : au lieu de faire un long métrage, nous nous contenterons d'un court. Je lui ai dit : « Viens demain avec l'appareil et cinquante mètres de pellicule. Sois certain que, dès que ce sera possible, on te remboursera. » Il m'a paru peu convaincu.

Jeudi, 9 octobre.

A sept heures, ce matin, nous étions au Pont du Moulin avec les costumes et tous les accessoires. Seul Philippe manquait. On attendit une heure, puis deux, et finalement le voilà qui arrive, mais sans la machine. Il s'est excusé en disant qu'avant de tourner le film il faut faire une ré-pétition, ou au moins choisir le sujet. J'ai dû faire semblant de l'avoir déjà combiné.

Dora, vêtue de misérables haillons, doit tenir le rôle d'une vendeuse d'allumettes, et moi, habillé comme un prince, je suis le milliardaire qui veut allumer sa cigarette et n'a pas d'allumettes. En passant sur le pont dans la tempête de neige, j'aperçois Dora épuisée, je prends

une boîte d'allumettes, j'allume ma cigarette, et je remets à la malheureuse un billet de mille dollars. Dora fait signe qu'elle n'a pas de quoi changer, et moi j'esquise un geste qui signifie : « Gardez le reste pour vous ! » Alors la vendeuse tombe morte de joie.

Mes collaborateurs trouvent que la fin est un peu brusque, mais que voulez-vous ? les films sont chers ; on ne va pas s'amuser à les allonger indéfiniment.

Samedi, 10 octobre.

Je suis allé chez Philippe pour lui recommander d'être exact demain matin. Il m'a répondu : « T'en fais pas : à sept heures précises je me trouverai au pont avec l'appareil à tourner en rond. — Qu'est-ce que tu veux dire ? lui ai-je demandé. — Je veux dire la machine avec laquelle on tourne les films. »

Dimanche, 11 octobre.

A sept heures précises, Philippe est arrivé sur l'emplacement et a disposé son appareil, Bicchi et Righetti avaient déjà suspendu à deux pieux le filet rempli de ouate et n'attendaient que mon signal pour faire neiger. Le temps était splendide, et le soleil illuminait la scène de ses rayons.

Appuyée au parapet du pont, Dora semblait vraiment la statue de la douleur ; d'autant plus que je lui avais appliqué une couche de plâtre sur la figure, comme on fait à Hollywood pour paraître pâle.

C'était épatant ! Philippe tournait et la neige tombait : même les vraies chutes de neige ne semblent pas si naturelles.

Quand tout le pont a été bien couvert par cette neige, j'ai pris une cigarette entre deux doigts et je suis entré en scène. A vrai dire, je me sentais un peu ému, parce que l'objectif de l'appareil me fixait avec insistance.

J'ai pris la boîte d'allumettes que Dora me tendait, j'ai allumé ma cigarette, puis, avec un air distrait, j'ai jeté par terre l'allumette sans l'éteindre. Si seulement je ne l'avais pas fait ! Le papier et le coton ont pris feu, et une immense flamme s'est élevée sur le pont. C'est à peine si Dora et moi avons pu nous échapper ; quant à la neige, elle est partie en fumée.

Lundi, 12 octobre.

Après avoir bien réfléchi, et maintenant que la peur commence à passer, je me rends compte que l'événement d'hier a été toute autre chose qu'un fiasco. Un film où l'on voit la neige prendre feu, et les acteurs se sauver péniblement des flammes, est un film qui se vendra à prix d'or.

Imaginez-vous un peu quel beau titre : « La neige en flammes ! » Espérons qu'il aura bien réussi. D'ailleurs, il y avait du soleil, et l'on sait qu'au soleil les photos réussissent forcément.

Mardi, 13 octobre.

J'écris ces lignes le cœur brisé de douleur. Philippe Pizzi s'est moqué de moi. Mis au pied du mur, il a fini par avouer...

Il m'a dit : « Pardonne-moi, Pippo. Je savais bien que tu ne possédais pas les cent liras ; c'est pour ça que j'ai cru préférable de ne pas acheter la bobine. J'ai tourné la scène à vide. »

Je lui aurais bien mangé le cœur de rage ; mais j'ai su me dominer. Voici ce que je lui ai dit textuellement : « Si la scène de la neige en flammes avait été réellement cinématographiée, nous aurions tous deux, à cette heure, une fortune en mains. Tant pis pour toi si tu as laissé échapper cette occasion. »

Je lui aurais donné une gifle qu'il ne se serait pas senti plus mal.

Antonio RUBINO (trad. J. C.)

Au prochain numéro :

Pippo invite ses amis.